



Vol. I.—No. 1.

MONTREAL, SAMEDI, 1^{ER} JANVIER, 1870.

{ ABONNEMENT \$2 50.
{ PAR NUMERO 5 CENTIMS.

AU PUBLIC.

“*L'Opinion Publique*,” tel est le titre du journal que nous fondons. Ce sera une revue essentiellement politique et littéraire.

Nous n'entendons pas faire un journal de parti, dans le sens généralement admis avant la Confédération. Le système politique qui nous régit depuis Juillet 1867, a créé un nouvel état de choses qui va déplacer, sinon complètement faire disparaître, les anciennes bases des partis qui se disputaient auparavant les faveurs populaires et la possession du pouvoir.

Le niveau de la politique, en se déplaçant, s'élèvera considérablement; on ne s'occupera que peu ou point des hommes, qui s'effaceront devant les principes.

Il y a donc maintenant place pour la réunion, sur un terrain commun, d'hommes ne partageant pas tous le même avis sur des questions incidentes qui ne demandent pas de solution immédiate, ni même prochaine.

Nous tenons, avant tout, à ce que notre journal soit le reflet de l'opinion publique; et une revue soignée des journaux tiendra nos lecteurs au courant du mouvement politique, ici et à l'étranger.

Plusieurs questions importantes, qui sollicitent vivement l'attention des gouvernements et des gouvernés, seront l'objet d'études spéciales, telles que l'avenir des classes ouvrières et agricoles en vue du développement et de la protection absolument nécessaires à donner à nos industries naissantes; les réformes à opérer dans l'agriculture et la colonisation: les mesures propres à empêcher ou du moins diminuer l'émigration; les modifications à apporter à notre système d'éducation secondaire, de façon à le rendre de plus en plus pratique, et à nous assurer plus d'avantages dans les luttes pacifiques du progrès bien entendu qu'il nous faut sans cesse soutenir et avec nos voisins et avec nos compatriotes anglo-saxons.

La tâche est sans doute au-dessus de nos forces: mais nous comptons, pour l'accomplir, sur l'indulgence de nos amis et sur le concours de plumes plus habiles qui ont bien voulu s'adjoindre à nous.

Notre littérature, nos feuilletons seront sévèrement choisis, et en partie l'œuvre d'écrivains canadiens. Nous n'oublierons jamais que le journalisme est un sacerdoce et qu'il faut non-seulement instruire, plaire, mais encore, et par-dessus tout, rendre meilleur.

GEORGE E. DESBARATS,
J. A. MOUSSEAU,
L. O. DAVID,
Propriétaires-Éditeurs.

UN SOUHAIT PRÉCIEUX.

MESDAMES ET MESSIEURS,

Un nouvel enfant est né au journalisme canadien. Il vient au monde dans des circonstances heureuses, à une époque de joie et de réjouissances. Il va vous arriver au moment où vous échangerez avec vos parents et vos amis les témoignages d'amitié les plus touchants, les souhaits les plus agréables. Nous l'envoyons paré des langes les plus convenables que nous avons pu lui procurer, vous porter ses hommages et solliciter vos sympathies et votre encouragement. Ce cher enfant! il en a bien besoin; il entre dans une carrière semée de peines et de déboires, dans une route bordée de ronces et de dépins, où beaucoup de ses aînés ont reçu bien des meurtrissures et subi des

vicissitudes sans nombre. Animé des meilleures intentions, d'un caractère doux et bienveillant, il espère que vous ne le découragerez pas, à ses premiers pas dans le monde, et que vous le recevrez, le sourire sur les lèvres, lorsqu'il vous apparaîtra au seuil de vos demeures. Vous lui permettrez sans doute, de se reposer, de réchauffer au feu de vos foyers ses membres engourdis par le froid, et vous écouterez avec sympathie ses premières paroles. Il a choisi, le premier jour de l'an, pour vous visiter, parce qu'il sait qu'en ce jour tous les cœurs sont ouverts à la bienveillance, toutes les mains tendues à l'amitié. Quel désenchantement! quel affront! si pour lui seul en ce jour heureux, vous n'aviez ni sourires ni charité, si pour lui seul vos portes étaient fermées. Qu'il regretterait ses illusions, sa confiance et son dévouement pour vous! Lui qui espère que vous le couvrirez de vos caresses, afin de l'engager à retourner, toutes les semaines, vous visiter et vous apporter les nouvelles de tout ce qu'il aura vu et entendu dans le monde! Mais non, il ne subira pas cette humiliation, car il s'adressera à vous, mesdames, toujours si bonnes et si tendres, vous le prendrez sous votre protection, vous l'adopterez au sein de votre famille, vous en ferez le compagnon, l'ami, le frère de vos enfants, et vous l'inviterez à revenir vous voir. Il grandira et se développera sous vos yeux; chaque fois qu'il passera chez vous il vous étonnera de ses progrès et vous charmera par ses bonnes qualités. Vous serez fières de l'avoir protégé, d'avoir contribué à son avenir. Toujours fidèle et reconnaissant il volera au-devant de vos désirs et se donnera tout le mal possible pour vous être agréable. Il vous offrira tous les samedis, un bouquet des fleurs les plus fraîches et les plus parfumées de la littérature et de la poésie, et sera toujours plein de bons conseils pour vos époux et vos enfants auxquels il enseignera à être de bons citoyens. Il leur inspirera le goût de la lecture, le culte des grandes pensées et des sentiments nobles, et leur apprendra à aimer leur religion et leur pays et à les servir fidèlement.

Si quelquefois sa toilette est négligée, vous vous rappellerez que c'est sur vous qu'il compte pour paraître avantageusement dans le monde et y produire tout le bien désirable. Il demande bien peu pour ce qu'il vous donnera: quelques sous épargnés sur des plaisirs futiles suffiront à son existence. Vous ferez une bonne œuvre et vous en serez récompensés au centuple. Rappelez-vous que c'est par la lecture, par l'instruction que l'homme développe les facultés que Dieu lui a données et acquiert les moyens d'élever et d'améliorer sa condition matérielle.

Aussi nous n'avons pas de meilleur souhait à vous offrir, au commencement de cette nouvelle année, que de recevoir avec faveur le journal que nous vous adressons. Ce sont là nos étrennes, puissiez-vous les trouver bonnes et méritoires.

L. O. DAVID.

Nous envoyons le premier numéro de *L'Opinion Publique* à un grand nombre de personnes dans toutes les villes et les campagnes du Bas-Canada.

Nous osons nous flatter que nos compatriotes se feront un devoir d'encourager une entreprise éminemment canadienne. En Europe et en Amérique les journaux illustrés comptent leurs abonnés par milliers, malgré que le prix de l'abonnement soit plus élevé que celui des autres publications. La découverte remarquable faite par MM.

Leggo et Desbarats, nous permet de publier notre journal à des conditions extraordinairement libérales. Nous ne pouvons croire que la population canadienne refusera d'encourager la fondation et le succès du premier et du seul journal canadien-français illustré qui soit publié dans le Bas-Canada.

Tous les jours on entend répéter qu'aucune entreprise canadienne ne peut plus réussir, nous voulons prouver le contraire. Quand on pense au grand nombre d'écoles répandues depuis vingt-cinq ans dans toutes les parties du pays, on s'explique difficilement le peu d'encouragement que reçoivent les journaux canadiens. Dans presque toutes les familles il y a maintenant quelqu'un qui sait lire, et cependant il y a de grandes paroisses qui ne fournissent que quatre ou cinq abonnés à nos journaux. C'est là un fait alarmant dont les étrangers tirent des conclusions peu honorables pour notre nationalité. Mais que font donc de leur instruction ces milliers d'enfants sortis de nos écoles? Comment continuent-ils de développer leur intelligence et d'augmenter leur petit fonds de connaissances et d'instruction élémentaire? Il n'est pas étonnant qu'à vingt ans il y en ait un certain nombre qui ne savent presque plus lire ni écrire. Quand, en présence d'un fait aussi déplorable, on voit dans la population anglaise de pauvres journaliers payer dix ou douze piastres par année à des journaux, on ne peut s'empêcher de rougir de l'apathie de nos compatriotes.

Si nous avions pu nous procurer les noms de toutes les familles où quelqu'un sait lire, nous leur aurions adressé notre journal; nous nous serions assurés, si cette apathie pour la lecture est aussi considérable qu'on le prétend. Ce serait peut-être une cruelle expérience, mais elle nous aurait profité. On craint de dépenser deux ou trois piastres par année pour un journal! Quelle triste économie! Mais sans parler des effets salutaires de la lecture d'un bon livre ou d'un journal utile sous le rapport moral et intellectuel, combien d'hommes doivent leur position et leur fortune aux pensées, aux inspirations qu'une lecture utile a fait jaillir dans leur esprit? Une ligne, un mot suffisent quelquefois pour donner l'essor à une faculté, pour lui imprimer un mouvement heureux, pour enfanter une découverte.

Nous manquons d'industrie, répète-t-on, de tous côtés, nous ne savons pas tirer parti de nos ressources, des richesses immenses enfouies dans notre sol. Est-ce étonnant? Un peuple qui ne lit pas, qui ne cherche pas à s'instruire connaît-il ses richesses, sait-il en tirer parti? Evidemment non. Mais vraiment il est de ces choses qu'on ne peut pas démontrer sans craindre de se rendre ridicule: c'est à peu près comme si nous entreprenions une théorie sur l'utilité de la lumière.

Quelqu'un nous disait l'autre jour, que nous perdions notre temps et notre argent, qu'un journal illustré, même à \$2.50 ou six sous le numéro, ne triompherait pas plus que les autres de l'indifférence de la population canadienne. Est-ce possible? En attendant nous espérons.

L. O. DAVID.

Nous sommes heureux d'annoncer qu'outre messieurs Montpetit, Ouimet et Prud'homme, nous aurons pour collaborateurs M. Langelier, professeur de Droit à l'Université Laval de Québec et le populaire Carle Tom. De pareils noms dispensent de commentaires et de promesses.